



*Caroline Lebrun**

Je remercie le secrétariat scientifique de la SPP de m'avoir associée à cette discussion. J'aborderai deux points :

- Penser la clinique du travail préalable à l'analyse
- Le téléphone « un gadget miraculeux ? »

I. Penser la clinique du travail préalable à l'analyse

Kalyane Fejtö nous dit que dans certains cas, « *un travail préalable sera nécessaire pour amener la personne à s'intéresser à son fonctionnement psychique* ». Je la remercie d'avoir choisi justement un cas de ce type qui rejoint aujourd'hui l'expérience de beaucoup d'entre nous dans le travail en libéral. Même en institution, où l'indication est donnée d'emblée et où l'analyse peut s'appuyer sur la relation particulière établie en amont avec le consultant, un long travail préalable est parfois nécessaire et le cas exposé est particulièrement représentatif des obstacles à franchir pour que soit possible un divan suffisamment tempéré. Dans le cas rapporté, l'analyste s'appuie sur l'institution et en particulier sur la consultante. En libéral, l'analyste doit endosser seul la fonction de consultant puis de thérapeute et il est rare que trois séances, appelées « préliminaires », suffisent. Le travail préalable à l'analyse peut s'étaler sur une longue période. Si nous rencontrons des patients passionnés par la méthode psychanalytique, pour qui chaque séance apporte son lot de mouvements processuels, combien de cas où les séances narratives se succèdent sans effet processuel ? Combien de passages à l'acte qui attaquent le cadre comme ceux rapportés par Kalyane Fejtö dans son mémoire ? Passages à l'acte parfois sans possibilité d'un après-coup quand ils conduisent à une rupture.

« Quand peut-on dire que la cure commence ou que le cadre est installé ? s'interroge Kalyane Fejtö ? Comment considérer tout le travail d'installation du cadre ? Comme un préalable analytique ou un travail analytique en soi ? » Nous pouvons en effet beaucoup apprendre en considérant la nature de ce travail préalable. Penser ce travail comme un préalable, place d'emblée l'analyse comme référence, et rappelle l'opposition entre l'or pur de l'analyse et le cuivre de la suggestion. Faire usage de la suggestion dans cette période préalable compromettrait la possibilité d'un travail analytique ultérieur, alors que considérer cette période comme déjà analytique conserve cette possibilité. Le mémoire de Kalyane Fejtö nous invite à travailler sur la sémiologie de cette période. Y aurait-il dans d'un côté des mouvements anti-analysants et de l'autre des mouvements processuels qui tendent vers l'analyse ?

1. Une sémiologie de la période préalable à l'analyse ?

Le corps dans l'espace

* Psychologue, membre adhérente de la SPP

A côté des attaques du cadre, des absences, ou des interpellations directes, on peut aussi repérer, dans le cas de Kalyane Fejtő, des signes cliniques qui peuvent être entendus comme des invitations au divan. Je pense, par exemple, au fil processuel qui relie le corps et sa position dans l'espace tout au long du traitement. La crainte associée au divan est rapportée à l'image « *d'une baignoire qui déborde* » qui vient à la patiente. La position allongée est alors associée au divan où elle pourrait être débordée par les excitations. Entendre ces « adresses au divan » nous donne l'occasion d'interpréter le désir et les peurs associées à la position allongée et à la cure classique.

Investissement de l'environnement non humain

Dans cette période préalable à l'analyse, il n'est pas rare que les rêves de transfert investissent d'abord des éléments de perception de l'environnement non humain avant d'inclure, dans la formation du rêve, les traits de l'analyste, une caractéristique physique par exemple. Un long couloir, un escalier en colimaçon, qui apparaissent dans un rêve ou dans les associations libres des patients peuvent être les premiers signes d'une adresse transférentielle.

2. A processus particulier, conséquences techniques ?

A période préalable, processus particulier ? Ce processus particulier appelle-t-il des conséquences techniques ? Faut-il, dans cette première période, être actif et proposer des interprétations précoces qui intéresseront le patient à son fonctionnement psychique ? Ou, au contraire, se laisser investir ?

Se laisser investir et laisser faire le temps

« Se laisser investir », c'est le conseil que m'avait donné une collègue que j'avais sollicitée en parallèle de mon cursus de formation à la SPP, pour parler des cas qui, justement, n'entraient pas dans les indications classiques de psychothérapies ou d'analyse et à qui je me demandais quoi proposer, un peu comme la consultante de la patiente de Kalyane Fejtő qui pose une indication d'analyse, qualifiée par elle de limite. La consultante doutait que le cadre d'analyse soit adapté et pourtant il lui semblait qu'aucun autre ne pourrait lui être utile. Donc se laisser investir et laisser faire le temps ? « Que le temps passe sans trop de casse » comme le disait D. W. Winnicott à propos de l'adolescence qui est un bon paradigme pour penser la clinique des patients limites et, peut-être aussi, la période préalable à l'analyse ?

Travail du contre transfert

Se laisser investir oui, mais sans faire l'économie du travail du contre-transfert, souvent mis à l'épreuve dans cette période préalable. Les procédés anti - analysants suscitent souvent un contre-transfert haineux qui peuvent nous conduire au passage à l'acte contre-transférentiel. Kalyane Fejtő insiste sur ce travail du contre-transfert. Elle nous montre comment ses mouvements haineux ont pu se diriger vers la consultante, ou du moins l'indication posée par elle, et nous pouvons être admiratifs de la solidité d'une équipe mise à l'épreuve. A ce sujet, Kalyane Fejtő évoque l'importance du recours au tiers incarné représenté par l'institution et la collègue consultante. En libéral, en absence de tiers incarné, nous nous appuyons sur les supervisions, les groupes de travail, les interventions. On peut aussi s'appuyer sur la culture pour élaborer son contre-transfert. La culture psychanalytique bien sûr, mais aussi la littérature à la manière dont Gilbert Diatkine parle du recours au surmoi culturel.

II. Le téléphone « un gadget miraculeux » ?

L'expression oxymorique souligne l'ambivalence dans notre façon de considérer le téléphone, cet outil qui a pu nous paraître miraculeux mais qui reste un outil.

Un bouclier

Lors des séances au téléphone nous avons pu constater, comme Kalyane Fejtö, que la mise à distance des corps avait permis de contourner les résistances et parfois même de travailler ou de conforter le passage sur le divan chez certains patients jusque-là aux limites de l'analyse. Alors comment comprendre ce qui peut apparaître comme un miracle ? Le téléphone serait-il un « gadget miraculeux » ? J'emprunte ce terme à Francis Pasche qui qualifie ainsi *Le bouclier de Persée*, métaphore d'un pare-excitation qui fait parfois défaut, notamment dans la psychose. Grace au bouclier donné par Athéna, déesse de l'artisanat entre autre qualités, Persée réussit à contourner l'arme de Méduse : son regard qui pétrifie tout être vivant. Grâce à la surface réfléchissante du bouclier, un plan frontal impénétrable, Persée échappe au regard qui pénètre, qui engloutit. Réduit à deux dimensions, l'adversaire devient pour Persée parallèle, tangentiel. Je cite Pasche : « *Un espace se trouve ainsi ménagé, où l'on peut rester à sa place, ou fuir, ou aller au-devant, une voie à franchissement facultatif : la marge de sa liberté* ». Comme le téléphone qui réduit à deux dimensions, le bouclier de Persée est une surface plane. « *Poli comme un miroir, c'est par son truchement protecteur que Persée repèrera Méduse et la décapitera, sans jamais lui faire face ; il aura pu ainsi la regarder sans risque* ».

Importance du regard

J'ai été frappée par l'importance du regard dans le cas rapporté par Kalyane Fejtö. Lors du premier entretien, la patiente regarde l'analyste fixement, elle semble « *plus préoccupée à scruter l'intérieur de son analyste qu'à naviguer dans le sien* ». Cette question du regard reste prégnante. Kalyane Fejtö parle d'« *Angoisse liée à la soumission à une image toute puissante (...) dont elle cherchait à se défendre en maîtrisant (l'analyste) par le regard* ». Lorsque la patiente s'assoit sur le divan, l'analyste et la patiente sont dans une position parallèle, sans se voir, ce qui n'est pas sans rappeler l'aménagement nécessaire aux psychothérapies d'adolescents où une position « de biais » est préférée à un face à face frontal. A partir d'un rêve, la patiente associe sur l'idée qu'elle pourrait avoir envie de dévorer des yeux son analyste. On comprend alors très bien que les absences de la patiente soient interprétées comme « *une nécessité de mise à distance* ».

Parce qu'il fonctionne comme un miroir, le bouclier de Persée réduit la Méduse à deux dimensions, à une image. Le téléphone ne serait-il pas un stratagème moderne, une imitation de la voix, une image de voix, dont l'interposition éviterait d'envahir ou d'être envahi ? Pasche souligne que face à la mère effrayante, le patient psychotique peut trouver refuge dans ce qui est inanimé, sans interaction le visant, et sans âme. Il cite Freud dans *Le Moi et le ça* : le bouclier est fait de matière morte comme le métal du bouclier de Persée. Pasche y associera les phanères : les cheveux bien sûr, mais il y range aussi les bijoux, les vêtements. Le téléphone n'a pas la qualité sensorielle d'une peau, ou des phanères mais, comme le bouclier de Persée, il offre une image, une imitation de ce qui fut vivant : la voix. Pendant le confinement, il ne s'agissait plus, comme le dit Kalyane Fejtö « *seulement de penser l'opposition absence-présence mais aussi l'opposition distance-présence qui, en réalité, met en jeu deux modalités de présence: celle où les corps sont à proximité et celle où ils ne le sont pas* ». Il y

aurait ainsi deux modes de présence : la présence physique ou la présence à distance que l'on pourrait appeler « virtuelle » car cette présence est d'abord une image qu'il s'agisse de séances en visio ou par téléphone.

Corriger un excès de présence

Lors d'un travail de recherche sur les adolescents et le téléphone j'avais souligné l'importance pour eux d'absenter la présence physique des corps pour soulager l'excès de présence de l'objet immédiat œdipien. Sorte d'hallucination négative de l'objet pour permettre l'investissement d'autres objets. Cette opération de substitution, facilitée par l'isolation de la voix au téléphone, ou par le truchement d'une image partielle, favoriserait le passage de l'endogamie de l'œdipe infantile à l'appel exogamique de l'adolescence. Ce modèle n'est pas totalement transposable au cas clinique de Kalyane Fejtö mais le rejoint sur un point : un trop de présence problématique. La patiente éprouve le besoin de mettre les autres à distance de peur que cela soit trop fort. A l'adolescence « *elle se sentait trop sollicitée sensoriellement et les regards des autres, l'inquiétaient* ». Kalyane Fejtö rapporte un lapsus de la patiente qui permet d'entendre cet excès de présence des objets parentaux encore à l'œuvre. Dans beaucoup d'histoires traumatiques, c'est l'envahissement par la présence qui pose problème. Le téléphone a pu représenter conjoncturellement une solution phobique à cette question.

Le revers du retour en présence

Souvent le téléphone a pu soulager le patient de la confrontation à la présence physique de l'analyste. Il a ouvert un espace de liberté, assoupli la barrière entre le conscient et l'inconscient et donc permis un élargissement du préconscient. Mais cette réduction temporaire des résistances a eu un revers : le retour en présence. Si certains ont pu supporter le plaisir des retrouvailles, pour d'autres, l'afflux soudain d'excitations n'a pas pu être élaboré et a provoqué la fuite. Ce qui n'a pas été le cas de la patiente de Kalyane Fejtö qui, soutenue par son analyste, a pu mettre en mot, à la fois le plaisir des retrouvailles, et sa crainte de retomber dans le « piège ».

Le téléphone est peut-être à rapprocher d'une solution phobique. Une solution phobique qui a eu ses avantages et qui pourrait être utilisée à bon escient comme un outil dans certains cas mais qu'on ne peut ériger en règle car la présence des corps dans la cure psychanalytique est irremplaçable, ne serait-ce que pour expérimenter la capacité d'être seul en présence de l'objet.